

La Nouvelle-Orléans Sa Physionomie Physique et Morale

Nous empruntons à la plume érudite et obligeante du Lieutenant de Vaisseau de Rivoire, du croiseur cuirassé "Jeanne d'Arc," les lignes suivantes, qui sont celles d'un ami de la Nouvelle-Orléans, qui très aimablement nous fait part de ses observations et de ses impressions au cours des voyages qu'il a fait ici. La réduction de l'Abécille remercie M. de Rivoire d'avoir bien voulu lui consacrer ce très intéressant article, où se révèlent, à la fois un esprit ami, fin et judicieux.

Il y aura toujours pour un Français quelque curiosité à venir visiter la Nouvelle-Orléans. Le nom de Louisiane, le nom de sa principale ville, le nom à l'allure exotique et à l'aspect vieillot de sa capitale sont autant de choses évocatrices. L'esprit fouille un peu le passé et cherche à communier par delà les années avec ceux qui ont fondé autrefois cette colonie. y ont apporté leurs espoirs et y ont laissé une semence, qui, en se développant, est devenue une immense prospérité.

Quand on remonte à la Nouvelle-Orléans par les bouches du fleuve on éprouve premièrement une petite déception. Eh quoi! est-ce donc là "le père des eaux?" Ces eaux limoneuses, engraisées de la terre d'un immense continent, ont un aspect si peu poétique. Ce canal étroit où l'on s'engage paraît si peu fait pour drainer l'une des plus grandes vallées du monde. Et puis, assez vite on s'habitue au paysage; l'imagination joue à mesure que se déroulent ces plaines immenses, semées de lacs, sur lesquelles le regard erre sans trouver un point où se fixer. Ensuite, le fleuve s'élargit, les prairies se peuplent, les forêts s'élèvent; oui, vraiment, il y a quelque chose de suggestif dans ce paysage, le Mississipi est vraiment le "père des eaux," et puisqu'il a engendré une ville non loin, ce doit être la Reine des Villes.

On ne le croirait pas tout d'abord; pour qui la regarde du fleuve, la Nouvelle-Orléans n'apparaît pas sous un aspect charmant. De grands buildings rébarbatifs, la levée, la fameuse levée ensevelie sous des hangars qui masquent la vue, pas un dégagement pour le regard. On est étonné et on se demande de quel côté est la ville.

Il apparaît tout naturel, quand on débarque au bas de Canal street, de se diriger en premier lieu vers le quartier français. On lui a fait une réputation mondiale, et l'on dit volontiers au français que c'est là qu'il se sentira le moins dépaycé; aussi, plein d'une idée préconçue il éprouve d'abord une petite déception devant ces auvents un peu délabrés, ces constructions à l'aspect parfois abandonné, ces rues où il ne trouve pas l'impression du XVIII^{ème} siècle dont on lui avait parlé, et à laquelle il s'attendait.

L'esprit a besoin de s'accommoder et de comprendre. Mais il comprend très vite la beauté et le charme de ce vieux quartier, pour peu qu'il veuille voir les choses dans leur cadre et comme elles sont en fait. Il suffit de remonter un beau matin de janvier la rue de l'Esplanade, tout doucement, à petits pas. Des deux côtés de l'allée centrale plantée de palmiers et de chênes verts, des villas à la coloniale, avec des balcons qui avancent pour protéger l'intérieur des rayons du soleil. Chaque balcon a sa grille, une jolie grille en fer forgé qui sent le vieux, le fini, et qui repose dans le pays du provisoire. On colore ces balcons en vert, en bleu, suivant le goût du propriétaire, et ces couleurs jouent, chatoyantes, sous le soleil un peu voilé de brumes, à la manière des vieilles étoffes.

Autour de certaines demeures, un petit jardin, mais c'est plutôt rare, chacune a semblé faire du boulevard son jardin, comme pour mieux participer à l'harmonie générale. Aussi on avance,

jamais lassé, car il y a un grand calme qui règne sur ce paysage. Des visages avenants regardent le passant et sur tous plans des sourires chauds des grands yeux noirs des races latines.

On peut désormais quitter la rue de l'Esplanade, pour pénétrer dans une rue Royale, une rue Bourbon, ou une rue de Toulouse, aux vieux noms qui sentent la vieille France, on y verra les mêmes balcons et les mêmes grilles, la même disposition générale des immeubles, les logis à esclaves, les portes cintrées à la romane, et on trouvera que de ces demeures qui tout d'abord avaient rebutées se dégage un charme, particulier aux vieilles choses, à celles qui ont beaucoup vu, et beaucoup souffert, on emportera un souvenir.

Mais à qui veut se souvenir il faut conseiller la promenade dans les parcs de la Nouvelle-Orléans, il faut qu'il voit les grands chênes aux larges frondaisons, aux branches desquelles pendent de longues mousses qui ont des aspects de lianes. On croirait, en les regardant, voir quelques grands banians de la flore tropicale enserrés de cette végétation touffue qui jamais arrête sur essor, mais les fait paraître plus riches et plus vigoureux. Et si quelque vieil amoureux de la vie consent à vous guider lui-même dans ces immenses avenues, si splendidement, si royalement ombragées, et vous raconte que ces chênes centenaires ont vu des duels, vous vous croyez transporté au temps de la Fronde, vous comprenez que la Nouvelle-Orléans a derrière elle un passé qu'elle cultive et respecte et que réellement cette ville n'est pas une ville américaine comme les autres.

Pour qui hésiterait à le croire, il suffira de pénétrer dans l'un de ces somptueux immeubles entouré de parterres ou de gazon de la ravissante St. Charles avenue, ou plus simplement de se laisser guider par l'une de ces nombreuses mains amies que le Français rencontre à chaque pas dans cette cité si hospitalière, dans n'importe lequel de ces homes de l'ancien quartier de Livady, où du nouveau quartier de Tulane. Dans tous quel que soit, il trouvera une trace du passé.

Tandis que dans la généralité des demeures des Etats-Unis sévit le mobilier de chez Maple, on trouve à la Nouvelle-Orléans des intérieurs qui ne datent pas d'hier. De vieux meubles garnis de damas de soie, des bureaux en acajou, des styles empires, même le style Rococo et Louis Philippe font plaisir à voir. Sur les murs, les tableaux de famille. Ici, on se pique de connaître son ascendance. On a des arbres généalogiques, et on s'y reporte; aussi on coudine abondamment, et ce charme de famille nombreuse, de société où l'on sait le passé les uns des autres, et où les attaches du cœur se greffent sur les attaches d'ancienne parenté, est une des caractéristiques de cette ville. Vraiment le Français s'y sent un peu chez lui.

Il s'y sent encore plus si il se mélange à la société si hospitalière, et qui ouvre si largement les bras au nouvel arrivant. Il n'est pas long à comprendre, ce que chez nous, du temps du second empire, on appelait si couramment, pour l'avoir vu de près, le charme créole.

Ce charme, les femmes de la Nouvelle-Orléans l'ont des pieds à la tête; dans un parler doux et quelque peu vieillot d'abord, dans la délicatesse des sentiments qui doit leur venir de notre religion, à laquelle toutes restent fidèles, dans la grâce de la tournure, du maintien, dans la façon de porter la toilette, dans le bijou discrètement posé, au bon endroit, ou la fleur adroitement placée, et surtout dans le regard de ces beaux yeux noirs presque calins, dans lesquels pétillent l'intelligence, la joie de vivre. On a un réel plaisir à les regarder. Que ce soit dans l'intimité des salons de

DEVANT UN CRANE

J'ai consacré d'une des dernières heures de l'année 1920 à la visite du Musée de paléontologie humaine, récemment installé boulevard Saint-Marcel.

C'est un endroit sévère où ne sourit aucune Joconde et où ne vont pas les amoureux.

Désignant un os de renne grossièrement sculpté, je demandai à mon guide:

— Quel âge peut avoir cet objet d'art préhistorique?

— Une trentaine de siècles à peine. C'est tout récent!

Plus loin, je m'intéressai à un silex taillé.

— Ceci est un peu plus ancien, me dit l'homme renseigné... Cent mille ans au moins!

Enfin, devant un débris de crâne humain, je demandai à quelle époque une cervelle l'avait habité.

— Le titulaire de ce crâne, me répondit mon savant, devait vivre il y a deux cent cinquante mille ans. Mais j'ai des collègues qui placent sa naissance en des temps dont nous sommes séparés par un million d'années.

— Environ?

— Bien entendu!

Sans croire dur comme silex à ces renseignements, au surplus fournis sous toutes réserves, j'avoue que j'ai été impressionné.

L'abîme formidable du passé m'a fait paraître bien mesquin, bien négligeable, le millésime de l'année 1920 qui vient de finir et même celui de l'année 1921 qui commence.

Que sont ces dix-neuf malheureux siècles? Et pourquoi s'amourir devant le scribe accroupi qui, au Musée du Louvre, porte gaillardement ses 5,000 ans? Les Mages assyriens vivaient hier et Chéops, qui bâtit les Pyramides, est notre contemporain... Songez aux centaines de milliers d'années qui ont passé sur les dessins préhistoriques exposés au Musée de paléontologie. Et méditez devant ce crâne où s'éveilla une pensée humaine il y a tant et tant de siècles qu'on ne sait plus, à mille près.

Cependant, nous qui n'occupons qu'un point dans l'infini des temps, nous avons la prétention, à la fois puérile et touchante, de ne compter pour valables que nos idées, nos systèmes, nos travaux. J'admire ces hommes—dont le crâne figurera peut-être aussi dans un musée préhistorique de l'avenir—qui déclarent posséder la vérité et qui, à Tours, à Paris ou ailleurs, affirment avoir trouvé le secret du bonheur universel.

Depuis des milliers et des milliers d'années—et il y en a aujourd'hui une de plus—nous poursuivons la même chimère inaccessible. Mais peut-être cette confiance, cette foi toujours trompées sont-elles ce qui a tout de suite distingué l'anthropomorphe au front bas et au menton fuyant du grand singe dans lequel les disciples de Darwin veulent voir notre arrière-grand-père.

— CLEMENT VAUTEL.

L'amour est bizarre. Un de mes amis a connu une fille qui était douce et simple; il l'a aimée parce qu'elle était douce et ensuite il l'a lâchée parce qu'elle était simple.

famille, dans les salles de théâtres, ou lorsqu'elles dansent, elles sont toujours dans leur élément, et certainement si quelque peintre des Etats-Unis veut personnifier la grâce, il doit venir chercher son modèle à la Nouvelle-Orléans.

Et les hommes? eh bien! mais les hommes, leur principal mérite est d'avoir travaillé, combattu pour conserver tout cela, de l'avoir compris et cultivé. Et le plus grand compliment à faire en parlant d'un homme, n'est il pas:

"Comme sa mère devait être bien?" ou bien, "Il doit avoir une femme charmante."

Lieutenant DE RIVOIRE,
de la Jeanne d'Arc.

NECROLOGIE

Un autre brave vétéran de la dernière guerre, M. Frank Corcoran, mort à Coblenz, Allemagne, le 17 décembre 1920, à l'âge de 42 ans, a été enterré ici au cimetière Saint Patrick No. 1 dimanche dernier avec tous les honneurs militaires. Il était membre du 80^{ème} Régiment d'Infanterie des Etats-Unis. Il laisse cinq frères et une sœur.

M. Amédée L. Fortier, époux de feu Louise Soniat, est mort samedi dernier, 5 février 1921, à l'âge de 69 ans. Il était natif de la paroisse Jefferson.

La Station de Carême

Une bonne nouvelle que vous recevrez tous avec joie. Le prédicateur de la Station de Carême nous est arrivé de Paris: Rev. Père Emile HOFFET, O. M. I. Le Père HOFFET est, en dépit de son âge, un vétéran de la chaire chrétienne. Outre de nombreuses prédications dans les églises les plus en vue de Paris, il a paru avec honneur, pour son ministère apostolique, dans un grand nombre de cathédrales de France, où il a prêché des Stations de Carême, des Missions et des sermons d'occasion.

Pendant la guerre, il été mobilisé dans le groupe des conférenciers qui avaient pour mission de soutenir le moral des troupes et des populations du Front et de l'Arrière.

C'est un opôte du Sacré-Cœur.

Puisse ce Divin Cœur vous réunir tous et avec vous, toute la Société Française de la Nouvelle-Orléans autour de la chaire de la Cathédrale.

Nous mettons cette Station de Carême sous la protection spéciale du Sacré-Cœur et de Marie Immaculée.

Venez tous dès le premier jour; amenez vos amis. Soyez apôtres par la parole et surtout par la prière.

Carême Français, 1921

Par le R. P. Emile HOFFET, O. M. I.
Premier Dimanche du Carême, 13 Février, à 10 h., Grand'Messe: Ouverture de la Station Quadragesimale.

Tous les Dimanches du Carême, à 10 h., Grand'Messe et Sermon.

Tous les Mercredis et Vendredis, à 7:30 du soir: Sermon.

Retraite des Dames et Jeunes Filles,
14-18 Mars.

Lundi, 14 Mars, à 7:30 du soir: Sermon d'Ouverture.

Mardi, Mercredi, et Jeudi, à 10 h. du matin: Messe de la Retraite et Instruction. A 7:30 du soir: Sermon.

Vendredi, 18 Mars, à 7:30 du matin: Communion Générale et Sermon de Clôture de la Retraite.

Dimanche de Rameaux, à 10 h.; Grand-Messe, pas de Sermon.

Retraite des Hommes et Jeunes Gens,
21-24 Mars.

Lundi, Mardi et Mercredi, à 7:30 du soir: Conférence.

Jeudi Saint, à 7:30 du matin: Communion Générale et Clôture de la Retraite. A 7:30 du soir: Sermon de la traite. A 7:30 du soir: Sermon de la Station.

Vendredi Saint, à 7:30 du soir Sermon de la Station.

Dimanche de Pâques, à 10: Grand-Messe, Clôture de la Station Quadragesimale.

Choses et Autres.

Il est des natures basses qui ne sont capables de vous aimer que si vous êtes gravement malade—non pas par un intérêt passionné pour votre personne, mais parce que votre état les met momentanément au-dessus de vous.

Tous les étrangers aiment la France—pendant qu'ils y sont.

La valeur morale d'une action est indépendante de son résultat; c'est ce qui doit nous consoler de bien des déceptions, et nous empêcher de nous réjouir de certains succès.